

Double errance

Soyons clairs, il y a longtemps que cette Perrette-là avait renoncé à vendre son lait – comme un certain fabuliste y avait jadis contraint des générations de rurales homonymes – en posant le pot de terre sur le coussinet qui couvrait sa tête. A chaque fois, elle avait renversé son cruchon à mi-parcours, distraite par une pensée volage qui l’empêchait de percevoir une et l’autre irrégularités des sentiers caillouteux qui la conduisaient au marché. A chaque fois, c’étaient des cris et parfois des coups. A chaque fois, c’était comme à chaque fois. Et dire que certains appellent cela du comique de répétition.

Quand son mari, beurré comme une tartine de pain de seigle, s’était noyé dans la fosse à purin, elle avait épousé un éleveur du coin qui n’adressait des noms d’oiseaux qu’à ses poules, attitude que, par comparaison, Perrette considérait comme le comble du bonheur conjugal.

Elle se mit donc à vendre des œufs, bien à l’abri dans leur nid de paille au cœur des deux paniers de fil de fer tressé qui se balançaient au rythme de ses pas et arrivait sans encombre au marché au diapason de vieilles chansons que lui avait apprises sa mère.

Invariablement, elle s’asseyait sur la margelle de la fontaine et déposait les deux douzaines d’œufs à ses pieds après avoir rafraîchi ses derniers, qu’elle avait menus, dans l’eau claire du bassin. Malheureusement, le plus souvent, elle ne vendait rien car, comme elle était légère *et court vêtue* ainsi que le voulait son personnage, l’intérêt des chalands était stimulé par sa plastique plus que par la nature de sa marchandise. Les regards courroucés des femmes face à l’infidélité oculaire de leurs époux respectifs dissuadaient en effet tout acheteur potentiel de s’approcher de la jolie laitière reconvertie à l’aviculture. Ses œufs, presque invariablement, finissaient donc à la couvée avec ses illusions.

Ce matin-là, quand une frêle silhouette s’insinua dans les rayons du soleil de mai qui attiédissaient sa peau, Perrette jeta donc sur ce téméraire un regard étonné. C’était un trentenaire au visage buriné par les errances, coiffé comme un champ de blé après l’orage, la barbe sauvage d’un pêcheur d’espadon et comme égaré dans une veste trop longue dont ses mains semblaient chercher les issues. Elle le vit comme

un navigateur solitaire égaré sur les eaux d'une existence houleuse, un inconnu qui avait tout pour insuffler en elle de nouvelles incertitudes, bordées de brumes étranges et de vagues besognes.

Il lui achète tous ses œufs et l'invite à boire quelque chose de frais, un peu à l'écart, dans une auberge où il avait semble-t-il, depuis quelques jours, ses habitudes. Perrette accepte d'erechef et elle lui prend le bras sans penser à mal, sous le regard méprisant des cancanières. Certes, ce faisant, elle pouvait paraître un peu volage – ce qui, pour une femme d'aviculteur relevait sans doute plus de la métaphore que de l'infidélité – mais elle n'y voyait quant à elle aucune malice. C'était la première fois qu'elle reviendrait du marché avec quelques sous dans la poche de son tablier et elle trouvait normal de fêter cela devant un verre de blanc avant de s'en retourner chez elle en fin d'après-midi.

L'homme lui raconte les couleurs de la Corne de l'Afrique, les fleurs d'Abyssinie, les parfums euphoriques d'Arabie et les îles oubliées sous le bruissement courbé des cocotiers. Il prétend l'avoir reconnue, malgré ses œufs et sans son pot au lait. Depuis qu'il a cessé d'écrire, qu'il a cassé sa plume pour s'offrir des ailes, il sillonne les mers et *les fleuves impassibles* à la poursuite de nouveaux rêves

Il ne sait comment lui dire mais elle est sa fille dans chaque port, partout la même. A chaque fois qu'il débarque quelque part, la première chose qu'il fait, avant même de poser son sac, c'est de se mettre à la recherche d'une école primaire. Dans tous les endroits du monde où on parle le français, il y a toujours un instituteur ou une institutrice qui, à un moment où l'autre de l'année scolaire, fait apprendre par cœur à sa marmaille la *Laitière et le Pot au Lait*. Parfois, il lui faut s'aventurer loin dans les terres et faire preuve de patience, celle qu'enseignent les vagues languissantes ou les vents contraires, mais il parvient à toujours dénicher une école où on parle d'elle. Il s'assied discrètement dans le fond de la classe, sur un banc trop grand pour lui, les genoux osseux contre son menton que brouillonne une barbe hasardeuse. Il y a longtemps qu'il n'a plus dix-sept ans.

A Madagascar, au Liban, au lycée français de Londres, dans la cité fortifiée de Harar, Perrette a ainsi accompagné ses errances. Dans ses bagages, il prétend posséder une gravure de Jean-Baptiste Huet qui la représente, toute de rose vêtue, dans un décor champêtre. Elle est son fantasme depuis l'enfance, sa Perrette de Proust. Au

commencement était la fable et la fable s'est faite chair avec des seins à foudroyer un regard et des hanches où ses mains en errance pourraient enfin faire escale.

Il est pourtant bien incapable d'expliquer pourquoi elle le hante ainsi depuis qu'il a vu son histoire s'écrire sur le tableau noir du collège de Charleville. Les traumatismes de l'enfance ne seront à la mode que bien plus tard.

Sur la nappe du même nom, leurs mains se tiennent encore à carreaux. Il est très intimidé. Lui qui se souvient alors à peine qu'à quinze ans il était poète, se sait assis en face d'une héroïne de la littérature française, une femme dont on parle aux quatre cents coins de la planète. Elle, qui a peu fréquenté l'école, ne connaît du monde que l'odeur de l'aube, la trame des sillons où se tissera bientôt la blondeur des blés et ces quelques lieues de cendrées et de pierres sèches qui, sans cesse recommencées, séparent la ferme du marché.

Quand les quatre heures sonnent au clocher de l'église, lui repart avec ses œufs, elle avec des rêves qui battent la campagne.

Il invente maints prétextes pour justifier qu'il soit encore là, la semaine suivante et celles d'après, pour lui acheter un peu du contenu de ses paniers. Il s'appelle Arthur et il vient du Nord. C'est en tout cas ce qu'elle a pu comprendre, sagement assise devant le verre qu'elle sirote à chétives gorgées pour éviter que le temps ne passe.

Il en est à sa douzième omelette hebdomadaire quand il se décide finalement à lui prendre la main. Elle se sent libre de la lui tendre. Son second mari, poitrinaire, est mort trois semaines plus tôt, foudroyé dans son poulailler et en partie dévoré par ses poules, *les yeux cavés et arrachés la barbe et les sourcils* comme le veut la ballade de Villon que Perrette n'a jamais lue mais qu'Arthur connaît par cœur. Lors de l'enterrement, le curé a prétendu que son époux s'était envolé au ciel, mais il ne faudrait tout de même pas abuser des métaphores aviaires, cela finit par lasser. A la sortie de l'église, tout un chacun la regarde de travers et les condoléances ne se prononcent que du bout des lèvres. Certes, depuis la débâcle de Sedan, dans les campagnes le veuvage était à la mode mais certaines estiment qu'elle abuse.

Arthur, lui aussi, est libre comme l'air. Depuis qu'il a quitté Verlaine et cessé d'écrire, il se sait un autre homme. Il sent *que la vie est là, simple et tranquille*. A ce moment,

aucune notoriété, aucune citation ne le relie encore à la postérité. Il peut se faufiler entre les lignes de cette nouvelle histoire d'amour, bien différente de la précédente, et sauter allègrement d'un alinéa à l'autre sans avoir le moindre compte à rendre. Aucune destinée ne le retient encore. Si cela s'avère nécessaire, il est prêt à rester dans ce récit quelques paragraphes supplémentaires.

Perrette, de son côté, ne sait si elle peut accepter cette aventure. Elle a déjà multiplié les entorses au texte original de la fable neuf du livre sept en renonçant, dès les premières lignes de ce récit, à vendre du lait. Elle a jeté aux orties ce ridicule coussinet dont elle aurait dû se couvrir la tête et refuser de se laisser battre comme plâtre par son premier époux ainsi que l'avait envisagé ce misogynne de Jean de La Fontaine, deux siècles plus tôt. Depuis qu'elle fait la rencontre d'Arthur, elle n'a plus rien de la petite écervelée des premiers vers de cette fable dans laquelle elle s'est enlisée jusqu'ici. Il y a longtemps que son esprit ne bat plus la campagne et qu'elle n'est plus cette cruche qu'avait imaginée le moraliste. Elle a bien compris qu'il y avait quelque chose de profondément illogique à la faire rêver à l'achat d'une vache et d'un veau alors même que le récit s'obstinait à la conduire au marché pour y monnayer le lait de sa ferme.

Elle hésite donc encore.

Si ses ancêtres avaient été les héroïnes d'une fable moins connue sans doute aurait-elle pu jouir d'une plus grande liberté d'action mais le succès de cette trébuchante pérégrination champêtre la condamne depuis près de deux cents ans, elle et ses semblables, à la stéréotypie.

Pour elle, si cela s'avère nécessaire, Arthur est donc prêt à rimer les quelques alexandrins requis pour donner un nouveau dénouement à la fable qui l'a vue naître. S'il se souvient bien, il était assez doué pour ce genre d'exercice. Définitivement libérés du texte initial et de ses propos moralisateurs, ils se voient, elle et lui, hanter les taillis ou sillonner les chemins creux pour s'en aller jeter les œufs invendus sur la façade de la préfecture ou monter jusqu'à Paris pour renverser un pot au lait sur la tête d'Adolphe Thiers.

Il veut la désembourber de ces ânonneries infantiles où elle s'enlise depuis des lustres. Que les renards et les corbeaux, les cigales et les fourmis, les loups et les agneaux assument ce rôle à sa place. Il veut l'aider à s'évader de la littérature pour

rentrer dans la clandestinité des histoires que nul ne songerait à lire. Après tout, n'être plus personne n'est-ce pas mieux que de jouer un personnage ? Lui, qu'a-t-il jamais fait d'autre ?

Elle n'hésite plus.

Alors, main dans la main et l'autre poing dans leurs poches trouées, ils courent dans l'herbe haute des berges alanguies, par monts et par vaux. Ils funambulent de ville en village et, sous de vagues prétextes, visitent une à une toutes les bibliothèques de France et de Navarre. L'un ou l'autre distrayant le ou la bibliothécaire – selon des procédés plus ou moins avouables qu'il serait peu seyant d'évoquer ici – ils vont subrepticement arracher, de tous les exemplaires du second recueil de La Fontaine, la neuvième fable du septième livre et dérober les rares exemplaires alors disponibles de la *Saison en Enfer* pour que, dans la mémoire des hommes, ne subsiste désormais que l'histoire de leur improbable rencontre.